

Figures marquantes de la liberté – 3^e rencontre : Pauline Julien

Conférence prononcée le 17 novembre 2021 à l'auditorium de la Grande Bibliothèque

Invitée : Pascale Ferland, scénariste, réalisatrice, productrice et programmatrice

Animateur : Éric Bédard, historien

Texte publié le 18 novembre 2022



Pauline Julien en 1975. Photo : Daniel Lessard, [BAnQ](#), E10,S44,SS1,D75-485.

Pauline Julien, auteure, comédienne et interprète, se donne la mort en 1998 pour mettre fin à une aphasie dégénérative. Figure marquante de sa génération, elle milite activement pour l'indépendance nationale et devient l'une des porte-étendards de la révolution culturelle, politique et féministe au Québec.

Adulée dans la francophonie européenne et québécoise, et respectée au Canada anglais malgré ses prises de position politiques affirmées, elle incarne le modèle d'une artiste accomplie, engagée pour la défense d'un Québec plus juste et inclusif.

Genèse de la famille

En 1903, Émile Julien et Marie-Louise Pronovost se marient. Ils s'installent dans le village de Baie-de-Shawinigan où ils font l'acquisition d'un magasin général. Émile s'y fait élire en tant que maire de 1913 à 1919. En dépit de sa notoriété et de sa situation financière enviable, il se sent dépressif. Son médecin lui conseille de changer d'air. Avec les vingt-cinq mille dollars issus de la vente de leurs biens, Émile et Marie-Louise achètent une terre agricole à Saint-Boniface, au Manitoba. C'est ainsi que le couple quitte le Québec avec ses huit enfants. Dès l'année suivante, une grande sécheresse s'abat sur la région et aura raison

des récoltes. Ruinée, la famille n'aura d'autre choix que d'abandonner ses rêves et ses ambitions et de regagner le Québec en 1922 « avec la machine à coudre et un enfant de plus [1] ».

Installés dans un modeste logement rue Laviolette à Trois-Rivières, les Julien tentent de se reconstruire financièrement. Émile devient commis voyageur. L'échec de son projet dans les prairies accentue toutefois sa propension à la mélancolie [2].



Photo de la famille Julien. Archives Pascale et Nicolas Galipeau.



Naissance à Trois-Rivières

Lorsque Pauline vient au monde le 23 mai 1928, Émile et Marie-Louise ont déjà dix enfants âgés de quatre à vingt-trois ans : Fabienne, Marcel, Alberte, Alice, Bernard, Rita, Roland, Alphonse, Émilienne et André. En dépit d'un contexte social et économique difficile, la petite Pauline sera accueillie comme une bénédiction par ses parents. Contrairement à ses frères et sœurs, elle aura tous les droits, suscitant parfois même la jalousie de ces derniers [3].

Enfance à Cap-de-la-Madeleine

En 1932, les Julien emménagent rue Notre-Dame, à Cap-de-la-Madeleine. Pauline y grandit, collectionnant les souvenirs d'une enfance heureuse et formatrice [4].

Ainsi, tous les dimanches, sa sœur Émilienne s'installe au piano et fait chanter toute la famille qui connaît les airs de la *Bonne chanson* de l'Abbé Gadbois par cœur [5].

Le père, Émile, ancien maire et fier arrière-petit-cousin du premier ministre Maurice Duplessis, aime quant à lui débattre de politique. L'aîné de la fratrie, André, entretient la même passion. Émile présentera éventuellement son fils à son célèbre parent qui en fera l'un de ses organisateurs politiques. En 1953, André se lance dans la course à la mairie de Cap-de-la-Madeleine, où il siègera durant trois mandats consécutifs jusqu'en 1960 [6].

La musique et la politique contribuent ainsi à forger la personnalité de Pauline. Grâce à son frère Marcel qui emprunte régulièrement des livres à la bibliothèque municipale, Pauline deviendra également une fervente lectrice. Elle prend l'habitude de noter certains passages qui l'interpellent et qui l'aident à mieux cerner sa propre existence [7]. Plus tard, elle consacrera beaucoup de temps à l'écriture à travers un journal intime, qu'elle tiendra d'ailleurs jusqu'à sa mort.



Mariage de Pauline Julien et de l'acteur Jacques Galipeau en 1950. Archives Pascale et Nicolas Galipeau.

Des études inachevées

Pauline termine sa 10^e année lorsque le 24 juin 1944, son père décède d'un cancer. Bientôt, sa mère Marie-Louise peinera à joindre les deux bouts. Les enfants devront ainsi contribuer aux besoins financiers de la famille. Pauline sera contrainte à renoncer au cours classique pour apprendre le métier de sténodactylo [8].

Sa formation professionnelle n'est pas encore complétée lorsque son frère André, maire de la ville de Cap-de-la-Madeleine, lui dénicher un poste de secrétaire auprès de l'ingénieur civil de la municipalité. Pauline rêve toutefois de devenir danseuse. Au bout de quelques mois seulement, elle n'en peut plus et abandonne ce travail trop routinier [9].

Si Pauline s'intéresse à la danse, Jean-Paul Guay, le fiancé de sa sœur Fabienne, alors étudiant à l'École des Beaux-arts de Québec, l'encourage à quitter Cap-de-la-Madeleine. Avec la bénédiction de sa mère, Pauline emménage à Québec. Elle occupe divers emplois : gardienne d'enfants, serveuse et cuisinière, qui lui permettent de vivre et de s'inscrire à des cours de danse et de solfège [10].

Pauline découvre également le théâtre qui la passionne. Ainsi, Jean-Paul Guay lui présente Pierre Boucher et les comédiens de la Nef. En 1950, elle quitte Québec pour tenter sa chance à Montréal. Elle se joint à la Compagnie du Masque de Fernand Doré et s'installe avec les autres membres de la troupe dans une grande maison à Rivière-des-Prairies. Elle y fait la connaissance de Jacques Galipeau dont Charlotte Boisjoly et Françoise Graton sont éprises. Grâce à ses pitreries, Pauline arrive toutefois à séduire Jacques qu'elle épouse d'ailleurs la même année [11].

Pauline rêve de suivre l'exemple de l'intelligentsia canadienne-française des années 1950 et de s'émanciper dans le Paris de l'avant-garde. Après des démarches infructueuses pour l'obtention d'une bourse d'études en art dramatique, elle songe à ses liens de parenté avec le premier ministre Maurice Duplessis. Elle se rend ainsi au Parlement à Québec et se joint



à une visite guidée. Apercevant la porte entrouverte du bureau du Premier ministre, elle s'extirpe du groupe et se dirige vers le lieu convoité, mais un agent lui barre le chemin. Lorsque Pauline évoque ses liens de parenté avec les Le Noblet Duplessis, le Premier ministre se montre soudainement intéressé. En exposant les raisons de sa visite, Pauline fait rire Duplessis, au point où celui-ci lui accorde finalement une bourse de 1000 \$ [12]. Triomphant de son audace, Pauline déclarera aux amis qui s'étaient insurgés de sa démarche : « Quand on veut quelque chose, il faut se débrouiller pour l'obtenir [13] ».

Ainsi, la jeune aspirante comédienne peut enfin réaliser son rêve. Au printemps 1951, elle monte à bord d'un paquebot avec Jacques, son époux, et vogue longuement, mais assurément vers Paris.

La vie à Paris

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'euphorie et l'allégresse s'emparent de la jeunesse française. Le quartier Saint-Germain-des-Prés devient le haut lieu des artistes et des intellectuels qui, à la fois, redécouvrent les arts visuels, la littérature et le théâtre, et ont une furieuse envie de fêter. Ainsi, les jeunes se retrouvent dans les cabarets et les caves enfumés, comme Le Cheval d'Or, Chez Moineau ou le Port du Salut, qui verront éclore la fine fleur de la chanson française. On y côtoie alors les Jacques Prévert, Juliette Gréco, Barbara, Georges Brassens, Jacques Brel, Léo Ferré, Boris Vian et Anne Sylvestre, tous et toutes encore inconnus à l'époque.

C'est dans cette atmosphère d'effervescence culturelle que Pauline et Jacques cherchent un logement abordable. Ils finissent par dénicher une petite chambre à louer dans un appartement bourgeois situé près du jardin du Luxembourg. La cuisine mal équipée servira de prétexte pour obtenir des coupons rabais pour manger à la cafétéria de l'université. Ils seront également éligibles à une allocation offerte par le gouvernement français aux étudiants pour réduire les tarifs du loyer, du transport en commun, des activités culturelles, des médicaments et des frais médicaux. Cette assistance sociale leur permettra d'ailleurs de vivre et d'étirer la bourse de Pauline sur une période de quatre ans [14].



Atelier de théâtre à Paris. Archives Pascale et Nicolas Galipeau.

À l'automne 1951, Pauline et Jacques s'inscrivent au Conservatoire d'art dramatique de Paris comme auditeurs libres et suivent plusieurs cours, dont ceux de Bernard Bimont. Le 12 janvier 1952, Pauline écrit à son amie Denise Marsan : « Nous allons au théâtre tous les soirs. Moi, j'en profite avec un désir de plus en plus grand. Brasseur, Vilar, Barrault, Vitold restent les maîtres. » Outre sa passion pour le théâtre, Pauline s'intéresse à la

poésie. Elle ne se lasse pas d'apprendre de nouveaux vers et de les réciter à qui veut bien l'entendre [15]. « Il faut vivre pour être » écrit-elle en réponse à Shakespeare. Elle ajoute : « Je ne me sens pas sage du tout, mais bien révolutionnaire. Nous ne perdons pas une minute. Je suis très bien. Je trotte et j'en profite [16] ».

Le 27 février 1952, Pauline accouche d'une fille prénommée Pascale. Les jeunes parents trimbalent leur petite au théâtre où ils vont tous les jours, et au Musée du Louvre qu'ils fréquentent le samedi matin [17].

À l'automne 1952, Pauline et Jacques déménagent sur la rue Montyon, dans une ancienne maison close située près des Folies Bergères mise à la disposition des étudiants [18]. À cette époque, beaucoup de jeunes composent des textes et chantent en s'accompagnant à la guitare. On conseille à Pauline, elle qui s'adonne à la poésie, de suivre des cours de chant. Elle s'inscrit plutôt au cours de pose de voix de Jean-Louis Barrault en lien avec le théâtre [19].

Pendant l'été, la troupe de Bimont part en tournée provinciale avec la pièce *Aimer* de Paul Géraldy. Pauline accompagne Jacques qui y tient un rôle. Un soir, on présente le spectacle au pénitencier de l'île de Ré, dans le golfe de Gascogne. À l'entracte, les prisonniers ne peuvent évidemment pas quitter la salle. Pour meubler l'attente, Bimont demande à Pauline de chanter. Le pianiste propose *Le Galérien* que Pauline connaît par cœur : « Vas-y, chante ça ! » Pauline s'oppose. Les paroles sont trop descriptives « J'ai pas tué, j'ai pas volé, j'voulais courir la chance... » Sous la pression elle s'exécute tout de même. L'authenticité



Jacques Galipeau, Pauline Julien et leurs enfants en août 1956. Archives Pascale et Nicolas Galipeau.

avec laquelle elle interprète la chanson subjugue l'audience. À son grand étonnement, le public délirant d'enthousiasme lui lance des fleurs. « Ce n'était peut-être pas très bon », s'exclamera l'un de ses camarades, « mais c'était phénoménal » [20].

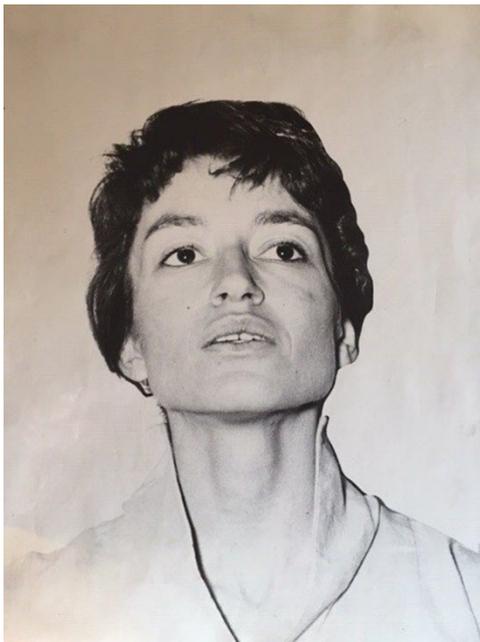
Cet automne-là, les élèves de la troupe de Bimont préparent *La fable de l'enfant échangé* de Pirandello. Juste avant la représentation en février 1955, la comédienne à qui l'on avait attribué le rôle d'une chanteuse de cabaret se désiste. On propose à Pauline de prendre la relève au pied levé. La pièce n'a pas le succès escompté, mais le metteur en scène Georges Vitaly la félicite : « Évidemment,

vous êtes chanteuse ». Pauline répond qu'il n'en est rien, mais Vitaly insiste : « Alors, qu'est-ce que vous attendez? [21] »

Suite à cette rencontre, Pauline prend plus clairement conscience de son talent de chanteuse : « Le choix s'est fait presque automatiquement. Je voulais bien faire ce que je faisais. Je n'étais pas encore prête pour le théâtre alors que la chanson a immédiatement répondu. Je m'y suis retrouvée [22] ».

Après la naissance de son fils Nicolas, le 23 avril 1955, Pauline crée son premier répertoire de chansons. Elle y inclut des poèmes d'Anne Hébert, auteure canadienne-française qu'elle veut faire découvrir au public français. Ironiquement, le Bar des Anglais lui donne sa première chance, puis elle se produit au Cheval d'Or et Chez Moineau en alternance avec Barbara qui, comme elle, débute dans la chanson [23]. Pour arriver à gagner assez d'argent, Pauline doit chanter dans deux ou trois boîtes par soir. Jacques a aussi des engagements au théâtre. Ainsi, les enfants doivent le plus souvent se faire garder, ce qui rend la vie de famille très difficile [24].

Au printemps 1956, Pauline rencontre un sculpteur allemand, Dietrich Mohr, qui bouleversera son existence. Elle entretient une fascination pour cet homme qui lui fait



Pauline Julien à Paris à la fin des années cinquante. Photo : Dietrich Mohr, archives Pascale et Nicolas Galipeau.

découvrir l'œuvre de Bertolt Brecht et qui fera d'elle une chanteuse de grande classe. Il la convainc de subir une chirurgie pour affiner son nez aquilin et de suivre des cours de maintien pour la scène. Pauline est docile avec Dietrich dont elle est passionnément amoureuse. Au retour d'un voyage en Allemagne, Pauline annonce à Jacques qu'elle le quitte, et emménage avec son amant dans son atelier d'artiste, rue Falguière [25].

En 1957, Jacques décide de poursuivre sa carrière de comédien au Québec. Pour Pauline, s'annonce le début d'un combat déchirant entre son amour pour Dietrich, sa nouvelle profession et ses enfants. De nombreux allers-retours entre Paris et Montréal s'échelonneront jusqu'en 1961.

Entre Paris et Montréal

Tous les soirs, Pauline roule à Paris en Vespa avec son amie, la pianiste Jacqueline Abraham, enchaînant les prestations d'un cabaret à l'autre. Elle fait ainsi la connaissance de Léo Ferré, Boris Vian, Raymond Devos et Anne Sylvestre, avec lesquels elle développera des liens professionnels plus étroits [26].

De retour à Montréal à l'automne 1957, Pauline obtient un premier engagement au music-hall Le Continental où elle rencontre notamment la jeune Clémence DesRochers. Elle poursuit sa tournée canadienne-française au Saint-Germain-des-Prés, situé à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Urbain à Montréal, puis Chez Gérard à Québec. Elle y interprète Léo Ferré, Boris Vian et Brecht-Weill qu'elle fait découvrir au public québécois, un public qui, selon Pauline, « manifeste une chaleur et une gentillesse peu communes [27] ».

À l'automne 1960, elle obtient un nouvel engagement Chez Gérard. Elle y partage la scène avec Gilles Vigneault, alors professeur d'algèbre et de français à l'Institut de technologie



de Québec [28]. Pauline est séduite par le talent de cet auteur-interprète qu'elle rencontre pour la première fois. La filière des jeunes artistes canadiens-français l'aide à se réapproprier ses origines. Ainsi, la perspective de vivre dans un Québec auquel elle s'identifie se fait sentir de plus en plus concrètement. Pauline ajoute dès lors à son répertoire *Jack Monoloy* de Gilles Vigneault, *La folle* de Jean-Paul Filion, *Bozo-les-culottes* de Raymond Lévesque et plusieurs autres [29]. « Gilles est une force authentique [...] et sa poésie, tout en s'enracinant profondément dans un contexte canadien-français, dépasse le régionalisme [30] ».

En février 1961, Gérard Thibault propose à Pauline une première prestation dans une grande salle, en première partie de Gilbert Bécaud à la Comédie-Canadienne. Cette performance aux côtés d'une grande vedette pourrait s'avérer déterminante pour sa carrière. Ainsi, elle se rend d'abord dans son patelin, à l'hôtel Saint-Maurice à Trois-Rivières, où elle pourra tester son répertoire auprès des siens. Le public est au rendez-vous. Après le récital, un journaliste du *Nouvelliste*, Gérald Godin, la sollicite dans sa loge pour une entrevue au lendemain de laquelle il publiera un article élogieux : « Pauline Julien est un petit arbre dur, entêté, tout à la fois noueux et fragile qui s'impose par sa volonté, cette volonté et cet entêtement qui sont ce qu'on appelle la présence. » En dépit de sa relation avec Dietrich qui vacille depuis un certain temps, Pauline ne prêtera pas tout de suite attention à un jeune Gérald Godin de dix ans son cadet [31].

Le 15 février 1961, Jean Tainturier du Devoir a vu un spectacle « emballant », considérant Pauline Julien et Gilbert Bécaud sur un même pied d'égalité : « Quel merveilleux spectacle aurions-nous eu, si les chansons de Bécaud avaient pu alterner avec celles de Pauline Julien [...] Sa voix et sa présence légèrement irréelle font d'elle une interprète magnifique qui supporterait aisément la comparaison avec les meilleures chanteuses de Paris [32]. » Dès lors, les propositions s'enchaînent au Québec pour Pauline, qui ajoute d'autres compositions de Vigneault, mais aussi de Ferland et de Léveillé à son répertoire.

À la fin de mars 1961, Pauline retrouve Dietrich à Paris où ce dernier met un terme à leur relation. C'est ainsi qu'elle reviendra à Montréal, la mort dans l'âme, mais pour de bon [33].



Gérald Godin et Pauline Julien. Archives
Pascale et Nicolas Galipeau.

La « vraie » rencontre

Pauline s'installe dans un immeuble rue Saint-Marc, où habite Jean Gascon, alors directeur du Théâtre du Nouveau Monde et de l'École nationale de théâtre [34]. Ce dernier lui offre le rôle de Jenny dans *L'Opéra de quat'sous*. Un immense cadeau qu'elle ne peut refuser tant elle affectionne l'œuvre de Brecht. Toute la presse parle de cet événement présenté pour la première fois à Montréal à guichets fermés : « *L'Opéra de quat'sous* est une œuvre anti-bourgeoise d'une agressivité furibonde. Elle est avant tout dénonciatrice d'un certain conformisme, et de toute la corruption qui enrobe souvent l'activité politique, sociale et militaire d'une nation [...] Pauline Julien, de qui

l'on attendait beaucoup, satisfait à toutes les espérances. Sa Jenny est rocailleuse, sinieuse, disant avec une voix rêche, tranchante comme un couteau [35] ».

Gérald Godin travaille désormais pour le *Nouveau journal* en compagnie de Paul-Marie Lapointe, Denise Boucher et Gilles Carle. Le 20 janvier 1962, il publie une critique [36] de l'École nationale de théâtre que dirige Jean Gascon, écorchant au passage la prestation de Powys Thomas, alors amant de Pauline. Cette dernière, piquée au vif, invite le journaliste chez elle pour s'expliquer auprès des personnes visées par ses affirmations. Godin accepte. Selon lui, une école doit refléter la langue et la culture d'une nation. Or, l'École nationale de théâtre n'enrichit aucune des cultures, française ou anglaise, puisqu'elle est bilingue. Selon l'argumentaire de Gérald, on devrait fonder deux établissements, l'un francophone et l'autre anglophone. Peu à peu, les convives se rallient à ce raisonnement. On oublie les propos incisifs de Godin envers Thomas et la tension fait graduellement place à l'humour [37].

À la mi-mars 1962, Pauline recroise Gérald à la librairie Fomac, à l'occasion du lancement de *L'Aquarium*, premier roman de Jacques Godbout. L'événement est organisé par Gaston



Miron alors à l'emploi de la librairie. Ce sera le début d'une grande histoire d'amour. Gérald installe même une affiche de Pauline devant son bureau et emménage non loin de chez elle, dans le même immeuble que l'auteure Denise Boucher. Cette dernière revoit les amoureux se promener dans les jardins avec Pascale et Nicolas. Paul-Marie Lapointe se rappelle quant à lui d'une soirée où Godin s'agenouille aux pieds de Pauline, clamant aux convives : « Dites-lui qu'elle doit m'aimer [38] ».

Au fil de cette relation amoureuse de trente-deux ans (1962-1994), Pauline et Gérald s'écriront plus de 450 lettres [39]. Une correspondance ancrée dans un contexte riche et foisonnant [40], constituant également le lieu « d'une négociation entre leurs postures publiques (poète, journaliste puis ministre et chanteuse engagée) et intimes (homme de lettres au foyer et femme de profession) [41] ».

Les prémisses d'un engagement pour le Québec

Le 1^{er} avril 1963, Pauline participe à une première grande manifestation politique lors du rassemblement du Nouveau Parti démocratique au Centre Paul-Sauvé en compagnie des artistes Jean Duceppe, Gilles Vigneault, Raymond Lévesque et Claude Léveillée. Bientôt, ces derniers épouseront les revendications plus à gauche des mouvements indépendantistes et prêteront leur voix à la cause de la libération du Québec.

Le 6 octobre 1964, Pauline décline l'invitation à venir chanter devant la reine d'Angleterre à l'occasion du 100^e anniversaire de la conférence de Charlottetown à l'origine du projet de Confédération canadienne. Cette première prise de position politique de la chanteuse contribue à exacerber des tensions déjà vives entre nationalistes et fédéralistes au Québec. Elle se défend d'être une activiste : « Je ne veux pas m'occuper directement de politique [...], mais je suis indépendantiste » précise-telle toutefois. S'ensuivra le « Samedi de la matraque », une manifestation pacifique organisée en réaction à la visite de la souveraine britannique, qui virera à l'émeute en raison de la violence injustifiée de la police provinciale à l'endroit des protestataires [42].



La popularité de Pauline est maintenant à son apogée, à la fois dans la presse anglophone et francophone. En dépit de son succès professionnel et de son amour pour Gérald avec lequel elle vit désormais sur la rue Selkirk à Montréal, Pauline se sent dépressive. Gérald attise son insécurité malgré lui. Elle ressent une grande culpabilité vis-à-vis de ses enfants et de ce fait, remet en question sa relation. Dans son journal, elle évoque la mort : « J'y pense comme le sommeil, le renoncement, la fin de ces dilemmes. Havre qui soulage, qui permet d'attendre [43] ».

L'angoisse existentielle que vit Pauline n'entrave toutefois pas son désir de se dépasser, de travailler intensément tant au Québec qu'en Europe. Une obsession qui donne lieu à une séparation plus ou moins prolongée avec Gérald et ses enfants. Le 3 février 1966, Gérald écrit à Pauline : « Quand reviendras-tu et pourquoi si tard ? [...] J'en suis à détester Paris et la chanson et la maudite carrière et je suis en maudit. J'en ai un peu marre à la fin. J'ai les enfants, moi qui n'en voulais pas et je n'ai plus ma maîtresse. J'ai les emmerdements, si agréables soient-ils pour mon paternalisme en chômage, mais je n'ai pas le plaisir de t'avoir avec moi. Je me sens de temps en temps le dindon de la farce. J'ai envie de mettre les enfants dans une caisse et de les faire livrer à Galipeau. [...] Les petits en question, surtout Nicolas, sont mieux avec moi. Mais au bout du compte, c'est à leur père que va toute leur affection quand par hasard il se présente. Comme écrivait ton amie de Beauvoir : je me sens floué de bord en bord [44] ».

Les années politiques

En 1968, les forces indépendantistes se regroupent et forment le Parti québécois. Pauline et Gérald suivent également de près le procès de Pierre Vallières et Charles Gagnon, architectes des fondements idéologiques du FLQ et auteurs d'essais militants et de livres traitant de l'indépendance du Québec. « J'arrive d'une séance du procès de Vallières, cela m'angoisse terriblement de voir toute cette machine mise en œuvre pour condamner un type qui au fond a les mêmes idées que nous, et qui s'est battu plus activement peut-être, mais aussi avec un peu les mêmes moyens [45] ».

Pauline, alors membre du MSA (Mouvement souveraineté-association), devient vice-présidente du comité d'aide au groupe Vallières-Gagnon. Ainsi, elle organise une série de concerts-bénéfice intitulés *Poèmes et chansons de la résistance*, dont les profits sont remis à la défense des prisonniers politiques. Plusieurs artistes adhèrent à cette cause, Clémence DesRochers, Robert Charlebois, Claude Gauvreau, et plusieurs autres [46].



Artistes participant à la soirée *Chansons et poèmes de la résistance*, présentée au Gesù le 27 mai 1968. Photo : Yves Beauchamp, archives La Presse.

En février 1969, on invite Pauline en tant que membre de la délégation du Québec à l'ouverture de la Conférence internationale de la francophonie, qui réunit les représentants d'une trentaine de pays à Niamey au Niger. Gérard Pelletier, alors secrétaire d'État au gouvernement libéral fédéral de Pierre Elliot Trudeau, soutient dans son discours que le français est parlé partout au Canada [47]. Outrée par cette affirmation mensongère, Pauline l'interrompt spontanément par un « Vive le Québec libre » et révèle ainsi les divergences entre Québec et Ottawa à la face du monde. En quittant la salle, Pelletier réplique à Pauline : « Vous chantez bien mieux que vous ne criez et vous devriez vous en tenir à votre



La patrie : l'hebdo des canadiens-français, 10 janvier 1971, Collections de BANQ.

première activité [48]. » En réponse à Pelletier, elle commandera à Gilbert Langevin et François Cousineau une chanson intitulée *Comme je crie comme je chante*, titre que portera également son septième album.

À l'automne de la même année, les contestations politiques reprennent. Cette fois, on s'oppose au projet de loi 63 qui expose les francophones à l'assimilation en accordant la possibilité à tous les Québécois, immigrants ou non, d'accéder librement à l'école anglaise. Pauline et Gérard s'apprêtent à partir pour aller manifester lorsque les policiers se présentent chez eux munis d'une perquisition. La revue *Parti Pris* et le livre *Nègres*

blancs d'Amérique, dont Gérard est respectivement rédacteur en chef et éditeur, sont l'objet du mandat. Le caporal Dieumegarde ordonne la saisie « de quantité de livres, de revues, de documents et de dossiers ayant un rapport plus ou moins direct avec Pierre Vallières et Charles Gagnon [49] ». L'étau se resserre autour des deux prisonniers qui, à la suite à cette perquisition, se voient affublés de nouvelles accusations de conspiration et de sédition. Après le départ des policiers, Pauline, Gérard, ainsi que leurs amis, Raymond Lévesque, Louise Forestier et d'autres, qui se trouvaient alors chez eux, se mettent en route vers Québec où 20 000 personnes sont rassemblées devant le Parlement. Michel Chartrand, Pierre Bourgault et Gaston Miron enflamment la foule de leurs discours [50].

L'année 1969, pour Pauline, s'avère plus intense au plan politique qu'artistique. Ainsi, le 10 décembre, elle se retrouve parmi les personnes appréhendées pour avoir manifesté contre un règlement municipal qui interdit les rassemblements. Elle termine l'année en faisant la une des journaux du lendemain, les yeux fermés devant une myriade de policiers [51].



Arrestation de Pauline Julien lors d'une manifestation en décembre 1969. Photo : René Picard, [BANQ](#), Fonds La Presse, P833,S2,D2839.

En 1970, le Grand prix du disque de l'Académie Charles Cros à Paris lui est décerné pour *Suite québécoise*. Elle ne s'attendait pas à recevoir ce prix, elle qui, depuis un moment, ressent un certain essoufflement au plan professionnel [52].

Le 27 mars, Pauline participe à la Nuit de la poésie au Gesù, événement historique documenté par les cinéastes Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse à travers un long-métrage produit par l'ONF [53]. Son interprétation du *Temps des vivants* de Gilbert Langevin et François Cousineau est remarquable. Cette chanson sera d'ailleurs systématiquement reprise tel un hymne à la liberté, lors des nombreux rassemblements politiques auxquels elle prendra part durant ces années charnières [54].



Le 16 octobre 1970, le gouvernement fédéral décrète la Loi sur les mesures de guerre. Plus de 500 personnes sont arrêtées arbitrairement, dont Pauline Julien et Gérald Godin, qui seront emprisonnés huit jours.

Certains journaux anglophones et francophones penchent en faveur de Pauline, alors que d'autres veulent la faire taire. Plusieurs émissions et spectacles auxquels elle devait prendre part sont annulés [55]. La chanteuse se trouvera grandement affectée par les répercussions des événements d'octobre. À la sortie de *Fragile*, son huitième album, elle maintient qu'elle est une femme comme les autres : « Je veux détruire le mythe qui tend à faire de moi un char d'assaut [56] ».



Photos d'identification de Pauline Julien, 16 octobre 1970. Archives du SPVM, domaine public.

Aux luttes pour l'indépendance du pays et pour la langue française qui demeurent en son cœur, s'ajoute celle du féminisme. Ainsi, Pauline fait appel à Michel Tremblay pour lui



écrire une dizaine de chansons portant sur cette thématique. Graduellement, elle reprend confiance en elle et commence à composer ses propres textes, dont *L'Étranger* et *L'âme à la tendresse*, notamment. De même, les chansons fétiches d'Anne Sylvestre, *Une sorcière comme les autres* et *Non, tu n'as pas de nom*, compteront parmi les plus belles chansons de son répertoire.

Cette évolution artistique ne rejoindra toutefois pas le public québécois comme elle l'aurait souhaité. De fait, la musique plus éclatée de Robert Charlebois séduit davantage la jeunesse de la décennie 1970, un phénomène auquel Pauline attribue le déclin progressif de sa carrière au Québec [57]. En Europe, elle se taille néanmoins une place enviable. Les critiques française, belge et suisse romande applaudissent sa prestance et sa fougue. Elle inspire également les Wallons et les Jurassiens qui perçoivent en elle le reflet de leur propre lutte pour la libération et l'autonomie [58].

L'élection du Parti québécois

En mai 1976, le gouvernement libéral provincial de Robert Bourassa se voit usé par le pouvoir et miné par des allégations de népotisme et de corruption. Parallèlement, une grève des professeurs éclate à l'Université du Québec à Montréal où Gérard Godin enseigne le journalisme. Aux parfums de scandales qui planent sur le gouvernement Bourassa s'ajoute le traumatisme des événements d'Octobre. Gérard prend ainsi la décision de quitter l'enseignement pour se lancer en politique active au sein du Parti québécois. Il sera candidat dans Mercier, comté du premier ministre sortant.

Pauline se trouve alors en tournée européenne. Dans ses lettres, Gérard décrit une campagne intensive où il « grimpe jusqu'à 200 escaliers par jour [59] ». Il distribue des poèmes aux électeurs, et apprend des rudiments de grec, de portugais et de créole pour se sentir plus près des communautés culturelles de son comté. Le 15 novembre, le Parti québécois est élu à la tête du Québec. Contre toute attente, Gérard Godin, journaliste et poète jusqu'alors inconnu du grand public, remporte Mercier avec une bonne majorité et défait Bourassa, celui-là même qui, lors de la Crise d'octobre, l'avait envoyé en prison six ans plus tôt [60]. Le 16 novembre, Pauline Julien, Raymond Lévesque et Félix Leclerc sont



Pauline Julien, Raymond Lévesque et Félix Leclerc réunis sur scène à Paris le 16 novembre 1976.

réunis sur scène à Paris, offrant un spectacle mémorable célébrant la victoire éclatante du Parti québécois [61].

Le 20 novembre 1976, Gérard écrit à Pauline : « Les neurones du monde ont changé ! tout est changé ! il nous appartient à nous, à toi, à moi et à tous, de faire en sorte que la flamme soit toujours vive et qu'elle brûle ce qui peut rester de pur de la vie dans le vieux tréfonds colonisé de notre peuple si extraordinaire [...] Je crois que je vais faire un bon

député. Parce qu'il y a beaucoup d'amour en moi. [...] Tu dois continuer à chanter et déjà, un autre emploi t'attend : femme de député. Ne te vexe surtout pas si ça a l'air mâle chauvin, je t'expliquerai le tout. Les gens de Mercier aiment le monde comme toi qui se bat et se tient debout. Ils sont extraordinaires ! [62] ».

Le 21 novembre, Pauline répond aussitôt : « Mon amour. Moi aussi il me tarde tant et je veux beaucoup connaître Mercier et travailler avec nous tu le sais. Mais chose certaine et fais toi y [sic]. Jamais je ne serai la femme du député et je le défendrai jusqu'au bout [63] ».

Le 20 mai 1980 se tient la soirée du premier référendum pour l'indépendance du Québec au centre Paul-Sauvé, où se trouve le réalisateur Hugues Mignault. Il documente l'annonce historique de la défaite du « oui », ainsi que le fameux discours où René Lévesque invite les Québécois « à la prochaine fois ». Dans une ambiance plombée, où personne ne peut se retenir de pleurer, Pauline monte sur scène. Elle saisit le micro avec assurance et commence à chanter *La danse à Saint-Dilon* de Gilles Vigneault, dansant et virevoltant avec l'enthousiasme qu'on lui connaît. Peu à peu, les larmes cessent de couler et, dans l'assistance, on se met à taper du pied [64]. Pauline, par le choix de cette chanson, semblait inciter le peuple à se relever, à rester fier et à poursuivre la lutte. C'est ce que l'Histoire a retenu. Mais en réalité, Pauline n'avait pas envisagé un instant cette défaite. *La danse à Saint-Dilon* devait incarner le cri de ralliement autour de la victoire. C'était d'ailleurs la seule et unique chanson qu'elle avait préparée pour l'occasion [65].



La décennie 1980, marquée par l'échec référendaire, est plongée dans une profonde récession. Les taux d'intérêt et de chômage atteignent des niveaux records. La carrière de Pauline continue de battre de l'aile au Québec, mais ne perd rien de sa vigueur en France.

Le 24 août 1982, Pauline décrit les premiers symptômes d'une aphasie dégénérative qui la consumera lentement, jusqu'à la mort : « Je veux dire une chose importante, mais je n'y arrive pas, et chaque fois, soit que ma mémoire s'éloigne, soit que les mots s'engourdissent, soit que Gé change le cours de la conversation. Je sais dès le début que, bien que la phrase, qui est de plus en plus concrète sur mes lèvres et que je suis résolue à lui dire, va prendre énormément de temps, de répétitions avant que je puisse l'énoncer enfin, à la fin, et même si ce n'est finalement que le lendemain que je pourrai la lui dire tout au long et clairement [66] ».

Deux ans plus tard, le 11 mai 1984, Gérald ressent quant à lui les premiers symptômes d'une tumeur cérébrale. On le soumet à divers examens, puis on l'hospitalise. Pauline, en attente des résultats, se sent impuissante : « Il passe, nous passons de l'inquiétude totale à l'espoir que ce soit une mandarine bénigne [67]. » On diagnostique finalement un cancer du cerveau. Le 1^{er} juin, Gérald est opéré à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

L'année 1985 annonce la fin de la carrière de Pauline. N'ayant pas trouvé de coproducteur au Québec, Pauline se résout à faire paraître *Où peut-on vous toucher?* uniquement en France. L'album se méritera néanmoins le prix Charles-Cros, un honneur décerné à Pauline pour la seconde fois [68].

Lors d'une entrevue accordée à l'occasion de la promotion de son album, Pauline dresse un bilan sincère de sa carrière : « Est-ce que je suis ce que je suis ou seulement ce que j'ai voulu être? J'ai toujours foncé, mais ce n'est peut-être pas ma nature. Il y a des gens qui se contentent de ce qu'ils sont, de ce qui est. Pas moi. Et je ne sais pas pourquoi. Je suis la dernière d'une famille de onze enfants et, du plus loin que je me souviens, je me vois comme un petit bélier qui ne veut pas, mais qui fonce quand même. On m'aimait pour ça. On disait que j'avais "du front tout l'tour d'la tête" Et pourtant, je n'ai jamais eu confiance en moi. Je fonçais parce que je ne voulais pas accepter ce qui était. Peut-être qu'au fond, j'étais faite pour vivre en paix? J'ai toujours eu ce doute ».



Anne Sylvestre et Pauline Julien dans une représentation de *Gémeaux croisées* à l'automne 1988.
Photo : Caroline Rose.

Le déclin

Les symptômes de l'aphasie deviennent de plus en plus perceptibles. Au retour d'un séjour au Népal, Pauline publie un premier recueil, *L'échappée belle* [70], et décide de ne plus monter sur scène en solo [71]. Ainsi, elle s'associe à ses amies Anne Sylvestre et Denise Boucher pour créer une œuvre commune, *Gémeaux croisées*, qui les mènera ensuite en tournée en Europe et au Québec, jusqu'en 1989.

De retour au Québec, Pauline nie l'aphasie qui progresse en elle et préfère s'occuper de Gérald dont la santé décline à vue d'œil [72].

Le 1^{er} mars 1988, Pascale donne naissance à une petite fille, Marie - un baume sur les souffrances des dernières années. Pauline prend au sérieux son rôle de grand-mère qui lui va à ravir, laissant surgir une fibre maternelle qui lui avait manqué dans sa jeunesse [73].



En dépit des épreuves de la maladie, Pauline accentue son ardeur au travail. Elle tient à se produire une nouvelle fois en duo. Cette fois, avec son amie Hélène Loiselle, pour le spectacle *Voix parallèles*. Elle revient ainsi vers sa passion originelle, le théâtre, et obtient un rôle dans une pièce de Heiner Müller montée par Carbone 14, *Rivages à l'abandon*. Elle participera à quelques autres événements théâtraux, dont *La maison cassée*, de Victor-Lévy Beaulieu. Ses problèmes d'amnésie et d'élocution la contraindront cependant à céder sa place. Pour son ultime prestation en carrière, *Les Muses au Musée*, Pauline interprète des textes prémonitoires de Pasolini sur l'oubli et la mort. Cette fois, elle réussit à vaincre ses démons et tirera ainsi sa révérence, sans cafouillage ou perte de mémoire [74].

À l'ombre des projecteurs, Pauline désire œuvrer à l'amélioration du sort des plus vulnérables. En 1993, elle participe à un voyage humanitaire au Burkina Faso [75]. Gérald, quant à lui, poursuit ses activités politiques sans égard à la forte médication qui l'accable. Lorsque Pauline revient d'Afrique, une excroissance de la tumeur au cerveau de Gérald est localisée. On déclare son cancer désormais incurable.

La mort de Gérald

Le 12 octobre 1994, Gérald s'éteint chez lui, rue Pontiac à Montréal, entouré de ses proches. Pour l'aider à traverser ce deuil immense, Pauline se consacre à l'écriture d'un second recueil. Puis la mort revient la hanter. « Je pense au suicide, à la façon dont je le ferai. Je pleure beaucoup en pensant à Gérald. Trente-deux ans, ce n'était pas assez. Maudite maladie ! Je me sens orpheline. Et cette maladie qui me guette. J'essaie d'être forte, mais il y a toujours un objet, un mot qui m'échappe [...] ça m'humilie. Il me semble tout perdre, mon langage, ma fierté. Je ne veux pas de pitié, de compassion et sentir ô bien loin, bien loin, de l'impatience à mon égard [76] ».

La mort de Pauline

Pauline participera à la campagne référendaire de 1995, sans son amoureux. Elle donnera également son appui à plusieurs autres causes humanitaires, mais restera publiquement discrète sur la nature de sa maladie, se retirant le plus souvent à sa maison de North Hatley en Estrie, auprès de sa famille [77].



Dernière photo de Pauline avant son décès.
© Pascale et Nicolas Galipeau.

Au printemps 1998, Pauline lance *Il fut un temps où l'on se voyait beaucoup*, qu'elle dédicace à sa petite fille Marie. Lors de l'événement, elle ne se sent pas la force de faire une allocution. Elle demande à sa fille Pascale de le faire à sa place. Sans avertissement au préalable, Pascale révèle ainsi publiquement l'aphasie dont sa mère est atteinte [78].

À l'été 1998, Pauline exprime à ses enfants le désir d'en finir. Elle revoit ses amis un à un, prend part à différents événements culturels, puis elle se procure un exemplaire de *Final Exit*, un livre controversé sur le suicide assisté [79]. Le 29 septembre 1998, elle se rend au spectacle de son grand copain Raymond Devos [80]. Quelques

jours plus tard, le 1^{er} octobre, Pauline avale une dose massive de médicaments qu'elle avait méthodiquement accumulés au cours des dernières années. Au petit matin, elle est retrouvée morte, dans son lit [81]. Dans son journal, elle écrit : « C'est pour Nicolas, Pascale, Marie, les amis proches, je me mets à leur place. Je sais la peine qu'ils ressentiront. Je leur enlèverai un gros poids. Trop de morts, de vieux, de vieilles. Que la jeunesse vive ! [82] ».



Notes

- [1] Pascale Ferland, entrevue avec Pascale Galipeau, North Hatley, 17 juin 2021.
- [2] Raymonde Bergeron, « Pauline », *La Presse*, 12 janvier 1980.
- [3] Pascale Ferland, entrevue avec Pascale Galipeau, North Hatley, 17 juin 2021.
- [4] *Ibid.*
- [5] *Ibid.*
- [6] Alain Tapps, « Les défis du Maire André Julien », *Le nouveau Madelinois* n° 10 (2019), p. 12-17, (pages consultées le 5 juillet 2021).
- [7] Louise Desjardins, *À la vie, à la mort*, Montréal, Leméac, 1999, p. 22.
- [8] *Ibid.*
- [9] Pascale Ferland, entrevue avec Pascale Galipeau, North Hatley, 17 juin 2021.
- [10] Pascale Ferland, entrevue avec M. Jean-Paul Guay, Montréal, avril 2015.
- [11] Pascale Ferland, entrevue avec Pascale Galipeau, North Hatley, 17 juin 2021.
- [12] Pauline Julien, *Il fut un temps où l'on se voyait beaucoup*, Lanctôt éditeur, p. 39-41.
- [13] Louise Côté, « La grande aventure de la chanson », *Le Magazine Maclean*, janvier, 1963, p. 21.
- [14] Pascale Ferland, entrevue avec Pascale Galipeau, North Hatley, 17 juin 2021.
- [15] Louise Côté, *op. cit.*, p. 33.
- [16] Louise Desjardins, *op. cit.*, p. 52.
- [17] *Ibid.*
- [18] Pascale Ferland, entrevue avec Alan Glass, Mexico, 21 mai 2016.
- [19] Louise Côté, *op. cit.*, p. 33.
- [20] *Ibid.*
- [21] *Ibid.*
- [22] *Ibid.*
- [23] Jean-Louis Calvet, *Pauline Julien*, Paris, Seghers, coll. « Poésie et chanson », 1974, p. 10.
- [24] Pascale Ferland, entrevue avec Alan Glass, Mexico, 21 mai 2016.
- [25] *Ibid.*
- [26] *Ibid.*
- [27] Découpage trouvée dans les archives familiales, *Journal des vedettes*, 15 décembre 1957.
- [28] GrandQuebec.com, *Biographie de Gilles Vigneault* (page consultée le 27 juin 2021).
- [29] Jean-Louis Calvet, *op. cit.*, p. 11-12.



- [30] Jean Bouthillette, « Un visage, une voix, une présence : Pauline Julien », *Perspective*, vol. 3, n° 47, 25 novembre 1961, p. 20.
- [31] Pascale Ferland, entrevue avec Alan Glass, Mexico, 21 mai 2016.
- [32] Jean Tainturier, « Gilbert Bécaud et Pauline Julien donnent un spectacle emballant », *Le Devoir*, 15 février 1961.
- [33] Pascale Ferland, entrevue avec Alan Glass, Mexico, 21 mai 2016.
- [34] Pascale Ferland, entrevue avec Pascale Galipeau, North Hatley, 17 juin 2021.
- [35] Jean Hamelin, « L'Opéra de quat'sous un triomphe pour le TNM », *Le Devoir*, 13 novembre 1961, p. 8.
- [36] Gérald Godin, « L'École nationale de Théâtre : un espoir, un danger », *Le Nouveau Journal*, cahier Arts et spectacles, 20 janvier 1962, p. V.
- [37] Louise Desjardins, *op. cit.*, p. 108.
- [38] *Ibid.*, p. 110.
- [39] Fonds d'archives de Pauline Julien (MSS419) et de Gérald Godin (MSS464), BAnQ.
- [40] Voir également : Pauline Julien et Gérald Godin, *La Renarde et le mal peigné : fragments de correspondance amoureuse 1962-1993*, Montréal, Leméac, 2009.
- [41] Emmanuelle Germain, *Représentation de soi et matérialité des lettres dans la correspondance amoureuse entre Pauline Julien et Gérald Godin (1962-1993)*, Mémoire de maîtrise (Études Littéraires), Québec, Université Laval, 2018, p. 13.
- [42] Luc Nicol-Labrie, « La visite de la reine Élisabeth II à Québec et le « samedi de la matraque », dans HistoireEngagée.ca (page consultée le 27 juillet 2021).
- [43] Louise Desjardins, *op. cit.*, p. 149.
- [44] Gérald Godin, Lettre à Pauline Julien, le 3 février 1966, Fonds Pauline Julien (MSS419), BAnQ.
- [45] Louise Desjardins, *op. cit.*, p. 186.
- [46] Marie-Sara, « Poèmes de la résistance », *Le bien public*, 10 mai 1968.
- [47] Pauline Julien, *op. cit.*, p. 96.
- [48] Niamey (AFP et CP), « Vive le Québec libre ! s'écrie Pauline Julien, interrompant Pelletier », *Le Devoir*, 18 février 1969.
- [49] Léopold Lizotte, « Vallières et Gagnon : accusation de sédition », *La Presse*, 1^{er} novembre 1969.
- [50] *Ibid.*
- [51] Michel Auger, « Troisième manifestation contre le règlement antimanifestation », *La Presse*, 11 décembre 1969.
- [52] Serge Dussault, « Un Charles-Cros? Pauline Julien tombe des nues », *La Presse*, 7 mars 1970.



- [53] Jean-Pierre Masse et Jean-Claude Labrecque (réalisateurs), *La nuit de la poésie 27 mars 1970*, Office national du film du Canada, 1 h 50, couleur, 1970.
- [54] Claude Gingras, « Poèmes et chansons de la “résistance au colonialisme” », *La Presse*, 22 mai 1968.
- [55] René Homier-Roy, « La radio et la télé condamnent Pauline Julien », *La Presse*, le 29 octobre 1970.
- [56] « Pauline Julien ne veut plus s’identifier à une femme forte », *La patrie*, 13 novembre 1970.
- [57] Gaétan Chabot, « Dimanche/dernière heure », 15 mars 1970.
- [58] Jean-Louis Calvet, *op. cit.*, p. 22-24.
- [59] Gérald Godin, Lettre à Pauline Julien, le 7 novembre 1976, Fonds Pauline Julien (MSS419), BAnQ.
- [60] Philippe Gagnon, « La vague péquiste a emporté une vingtaine de vedettes libérales », *La Presse*, 16 novembre 1976.
- [61] Universal Music France, *Félix Leclerc*, (Page consultée le [27 juillet 2021]).
- [62] Gérald Godin, Lettre à Pauline Julien, le 20 novembre 1976, Fonds d’archives de Pauline Julien (MSS419), BAnQ.
- [63] Pauline Julien, Lettre à Gérald Godin, le 21 novembre 1976, Fonds d’archives de Gérald Godin (MSS464), BAnQ.
- [64] Hugues Migneault, *Le choix d’un peuple*, Radio-Québec, 1985.
- [65] Pascale Ferland, entrevue avec Pascale Galipeau, North Hatley, 17 juin 2021.
- [66] Louise Desjardins, *op. cit.*, p. 352.
- [67] *Ibid.*, p. 359.
- [68] T.L., « Pauline Julien reçoit le prix Charles Cros », *Le Soleil*, 14 mars 1985.
- [69] Sylvie Dupont, « Où peut-on vous toucher Pauline Julien », *La vie en rose*, mai 1985.
- [70] Denise Hébert et Pauline Julien, *Népal : L’échappée belle*, Montréal, VLB éditeur, 1989.
- [71] Anne Richer, « La personnalité de la semaine : Pauline Julien », *La Presse*, 19 juin 1994.
- [72] Pascale Ferland, entrevue avec Alan Glass, Mexico, 21 mai 2016.
- [73] Pascale Ferland, entrevue avec Pascale Galipeau, North Hatley, 17 juin 2021.
- [74] Louise Desjardins, *op. cit.*, p. 388-394.
- [75] Anne Richer, *op. cit.*
- [76] Louise Desjardins, *op. cit.*, p. 403.
- [77] Pascale Ferland, entrevue avec Pascale Galipeau, North Hatley, 17 juin 2021.
- [78] *Ibid.*
- [79] Pascale Ferland, entrevue avec Alan Glass, Mexico, 21 mai 2016.



[80] Sonia Sarfati, « Pauline Julien met fin à ses jours », *La Presse*, 2 octobre 1998.

[81] Pascale Ferland, entrevue avec Alan Glass, Mexico, 21 mai 2016.

[82] Louise Desjardins, *op. cit.*, p. 403.